

## PHILOSOPHER HORS LES MURS

*Quelle place le philosophe tiendra-t-il dans la cité ?  
Ce sera celle d'un sculpteur d'hommes.*  
SIMPLICIUS.

Dans un livre récent d'entretiens avec des philosophes médiatiques<sup>1</sup>, Sébastien Charles évoquait la question de la vulgarisation et des destinataires requis du discours philosophique. Niant qu'il y eût place en philosophie pour de la vulgarisation (on vulgarise des acquis de la science, pas des systèmes philosophiques), André Comte-Sponville opposait un travail d'historien de la philosophie s'attachant à expliciter, déconstruire, recomposer, élucider les grands systèmes de l'histoire de la philosophie occidentale et une vocation de philosophe s'adressant, sur des sujets qui perdurent (le mal, la mort, la sagesse, l'amour, l'espoir ou le désespoir, la béatitude), au « grand public cultivé », celui qui achète des livres à la Fnac ou en librairie et qui regarde, ou plutôt regardait, *Bouillon de culture*. Dans l'ensemble, les entretiens rapportés dans ce livre opposaient la clarté, recherchée et valorisée par les philosophes qui s'adressent au grand public, au caractère abscons, illisible, du discours philosophique tant des universitaires patentés<sup>2</sup> que des philosophes à la mode outre-Atlantique (Deleuze, Derrida, Foucault pour ne citer que les plus connus).

Ayant moi-même exercé le métier de professeur de philosophie sous diverses formes et en divers lieux, de la classe terminale au séminaire de doctorat, je ne me suis évidemment reconnue dans aucun des portraits de types philosophiques dressés dans ce livre qui témoigne davantage du narcissisme exacerbé de la plupart des interlocuteurs que d'une véritable expression philosophique. Pourtant, il y a tout de même quelque chose de décisif dans ces diatribes : c'est que la philosophie n'a pas de lieu qui lui soit définitivement propre, qu'elle peut

---

1. Sébastien CHARLES, *La Philosophie française en questions, Entretiens avec André Comte-Sponville, Marcel Conche, Luc Ferry, Gilles Lipovetsky, Michel Onfray, Clément Rosset*, Liber, 1999.

2. Le propos de M. Onfray est ici particulièrement injurieux en dépit de tout ce qu'il doit au grand universitaire et diffuseur de la pensée antique que fut son maître Lucien Jerphagnon.

et doit s'exercer dans l'école et dans l'*agora*, dans une salle de café ou dans une salle de réunion ou de conférences, et même dans les « étranges lucarnes », si l'on se souvient des remarquables émissions pédagogiques qui réunirent jadis des pédagogues inspirés comme Paul Ricœur, Georges Canguilhem ou Jean Granier.

Y a-t-il des « lieux consacrés » pour la philosophie ? Faut-il restreindre sa pratique au lycée ou à l'université et dire « Hors de l'école point de salut ! », philosophique s'entend, comme on disait jadis « Hors de l'Église point de salut » ? Ou bien peut-on envisager, à certaines conditions bien précises et sans transiger avec la rigueur nécessaire à ce mode de pensée, de pratiquer la philosophie hors les murs ? C'est à cette question que je me propose de répondre ici en relatant d'abord deux types d'expériences de préparation à la discussion, à la lecture et à la réflexion philosophiques, menées en des lieux non scolaires ou universitaires, et en réfléchissant ensuite aux implications et aux enjeux de ce type de pratique d'une « philosophie vagabonde » pour ne pas dire, au sens original et propre, péripatéticienne.

### *Brest ou le café philosophique*

L'expérience de café philosophique que j'ai menée à Brest en 1995-1996 au café Le Régent, face aux Halles, est née de ma rencontre avec Charles Kermarrec, « patron » de Dialogues, une grosse librairie brestoïse qui participe de façon importante, par ses débats, à la vie culturelle de Brest. Les cafés philosophiques avaient alors le vent en poupe. J'étais allée en observer un ou deux à Rennes et à Nantes, en compagnie de P.-H. Frangne, et nous en étions revenus avec l'idée de ce qu'il ne fallait surtout pas faire : improviser, laisser libre expression totale aux participants, se satisfaire de tout énoncé non argumenté, de toute opinion comme s'il s'agissait d'une thèse ou d'un argument philosophique<sup>3</sup>. En revanche, j'avais été frappée de la diversité du public (diversité d'âges surtout avec une provenance majoritaire, m'avait-il semblé, de la classe moyenne) ainsi que de la visible ardeur, voire jubilation, des participants. De là quelques conditions préalables ou prérequis sur lesquels nous nous mîmes d'accord.

Chaque séance, dont le thème était choisi par les organisateurs, serait annoncée à l'avance et une page photocopiée d'un texte philosophique en rapport avec le sujet, serait disponible un mois à l'avance aux caisses de la librairie. Les thèmes proposés furent, en 1996-1997,

---

3. Une même affirmation, selon les Stoïciens, peut être une représentation compréhensive c'est-à-dire une proposition vraie quand elle s'intègre de façon rationnelle à d'autres représentations vraies, ou bien une simple opinion quand elle est simplement juxtaposée à d'autres sans lien logique.

la philosophie, à quoi ça sert ? le plaisir, le droit de rêver, la vertu et après ?, l'identité, une affaire de papiers ? Tous étaient préparés par trois interventions, de 5 à 10 minutes maximum, proposées l'une par l'animateur philosophe, l'autre par des gens particulièrement intéressés par la question : par exemple, dans la séance sur le plaisir, un œnologue et un universitaire jouant « pour le plaisir » de la trompette dans une fanfare de rue. Après ces trois courtes interventions destinées à proposer les distinctions conceptuelles nécessaires et à mettre le sujet en perspectives<sup>4</sup>, la parole était donnée à la salle pour des questions ou des interventions. Je ne dirai pas que toutes les expressions furent dignes d'être consignées mais ce qui m'a frappée, c'est le sérieux avec lequel les participants venaient à ces séances, la demande constante de livres à lire pour prolonger la discussion, la qualité de certaines prises de parole qui manifestaient une pratique autodidacte de la philosophie.

Le café philosophique n'est pas à proprement parler une pratique philosophique mais plus exactement une pratique de sensibilisation au mode de réflexion et de problématisation de la philosophie. Il est aussi, quand on observe certaines exigences de sérieux, un lieu privilégié pour inciter à la lecture de livres un peu plus difficiles que ceux que l'auditeur choisirait spontanément. Il est enfin un lieu particulier d'expression de la vie citoyenne, chose qui manque cruellement de nos jours.

### *Le Val Martel ou des cycles d'initiation à la philosophie*

J'ai eu l'occasion de mener une autre expérience d'initiation d'autodidactes à la philosophie, étalée sur trois années, dans le cadre d'une association culturelle, située en pleine campagne, non loin de Jugon-lès-lacs dans les Côtes-d'Armor. La situation même du lieu, d'anciens bâtiments de ferme aménagés, à la campagne, à une distance d'environ 30 à 45 minutes des villes les plus proches, Dinan, Saint-Brieuc, Rennes, excluait une participation occasionnelle, « en passant ». Les participants, prévenus par le bouche à oreille ou par annonces dans les journaux locaux, sont d'une assez grande diversité, même si les femmes sont bien plus nombreuses que les hommes (80 %). Cela va de l'institutrice en retraite au psychiatre en passant par la chercheuse en biologie, l'ex prof de géographie, sans oublier des médecins du travail ou de PMI, des assistantes sociales, etc. En réalité, je ne connais que très imparfaitement la profession ou le statut de chacun puisque la seule condition exigée est de s'efforcer de lire les livres indiqués d'une fois sur l'autre.

4. Sans oublier la volonté de situer la réflexion, dès le début, à une certaine hauteur théorique pour éviter les effets pervers type « café du commerce ».

Nous avons commencé par un cycle sur « La philosophie comme art de bien vivre », ce qui m'a donné l'occasion de leur faire lire le *Manuel* d'Épictète, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* de Pierre Hadot, l'*Éloge de la folie* d'Érasme (choix hasardeux parce que beaucoup trop difficile mais nous en avons lu et expliqué des passages ensemble), certaines lettres de Descartes à Elisabeth, le « Proemium » du *Traité de la réforme de l'entendement* de Spinoza, des pages du *Gai savoir* de Nietzsche. La deuxième année fut consacrée au thème de « la liberté » avec des lectures de Platon (le mythe d'Er), de Jules Lequier (la feuille de charmille), d'Aristote (*Éthique à Nicomaque*, III), de Spinoza (*Éthique*, III), de Leibniz (*Nouveaux Essais*) de Nietzsche (*Humain, trop humain*), d'Hannah Arendt. Cette année, la troisième, est consacrée à la lecture suivie des *Deux sources de la morale et de la religion* de Bergson et probablement à une étude de Ricœur dans *Soi-même comme un autre*.

Les séances suivent une organisation immuable : d'abord deux heures de cours, classiquement menées, avec analyses conceptuelles, lecture commentée de textes préalablement lus seuls, exposé de doctrines. Aucune question posée pendant ces séances en dehors des demandes d'élucidation de mots inconnus. Puis vient la pause du repas pris ensemble, ce qui donne l'occasion aux langues de se délier sans complexes et de parler de ce que le cours a évoqué ou de tout autre chose. L'après-midi se déroule en deux temps : un premier moment, par petits groupes de trois ou quatre, de discussions à partir du cours et d'un canevas de questions ; un second temps de mise en commun et de discussion générale qui peut donner lieu aussi à des demandes d'approfondissement ou de complément et donc à un nouveau topo, improvisé cette fois, de ma part.

Si je tente de faire le bilan de cette expérience, la première chose qui me frappe, c'est la fidélité et la vaillance de mes auditeur(trice)s. Cela ne va pas de soi de faire une à deux heures de route un samedi par mois, sept fois dans l'année, pour aller suivre un cours de philo qu'il faut par ailleurs préparer par des lectures. Certains, certes, se sont découragés ou ont considéré qu'un an cela suffisait bien, surtout les plus jeunes, notamment une jeune fille qui espérait que cela l'aiderait à passer le bac, ce qui n'était nullement l'objectif. Mais la plupart (une quinzaine sur vingt) ont réclamé que l'expérience se poursuive une troisième année. De ce point de vue, il est clair qu'un appétit culturel a été satisfait. Par ailleurs, cela a été pour certain(e)s l'apprentissage de la lecture de textes abstraits. Lorsque j'ai donné mes premières indications de lecture, on m'a parfois demandé comment s'y prendre pour se procurer les livres, où les acheter, comment les commander, et j'ai compris que la fréquentation des librairies, chose pour moi si familière, représentait pour d'autres un véritable apprentissage ou initiation culturelle.

L'objectif que je m'étais fixé au départ était d'introduire à une pratique de lecture de textes philosophiques, d'habituer mes « élèves » à faire des distinctions conceptuelles pour exercer leur discernement, de leur donner le goût de la pensée claire et distincte et de l'exercice de lucidité et de décentrement que peut représenter, pour la vie quotidienne, la pratique de la philosophie en première personne. Je me souviens en particulier d'avoir un jour proposé en lecture préalable quelques pages de Marc Aurèle dont celle ci :

Se dire dès l'aurore : Je vais rencontrer un indiscret, un ingrat, un violent, un perfide, un arrogant. Tous leurs défauts leur viennent de ce qu'ils ignorent les biens et les maux. Pour moi je connais la nature du bien : c'est l'honnête, et celle du mal : c'est le vil ; je connais aussi la nature du pécheur : c'est un être de même race que moi, non pas de même sang ni de même père, mais participant de la raison et ayant une part de la divinité ; nul d'entre eux ne peut donc me nuire car nul ne peut me faire faire une chose vile ; et je ne puis non plus m'irriter contre un être de ma race ni le laisser de côté. Nous sommes nés pour collaborer comme les pieds, les mains, les paupières ou les deux rangées de dents, celle du haut et celle du bas. Il est contre nature de s'opposer les uns aux autres ; et c'est s'opposer à eux que de s'irriter ou de se détourner d'eux<sup>5</sup>.

Lorsque nous en discutâmes le samedi suivant et que je demandais comment ils comprenaient ce propos, une femme me dit l'avoir lu avant une réunion de comité d'entreprise qui promettait d'être houleuse — et qui le fut —, et d'avoir trouvé en y repensant, détachement et sérénité, ce qui lui avait permis de mieux supporter et gérer la tension du jour. Une belle illustration de l'antique fonction de la philosophie comme thérapie de l'âme.

Le principal acquis de cette expérience me paraît, en ce qui me concerne moi personnellement, un net progrès pédagogique dans la présentation simplifiée mais non simpliste, de textes et de thèmes philosophiques. L'absence de culture littéraire ou philosophique préalable n'est pas vraiment un handicap dès lors qu'elle est compensée par la maturité de la réflexion, la richesse des expériences et l'envie et le goût de lire et d'apprendre. Du côté de mes auditeurs, selon leurs dires, un enrichissement culturel, une facilitation à la lecture de textes théoriques, y compris en dehors de la philosophie, une capacité plus grande de prendre de la hauteur pour réfléchir à leur vie personnelle ou au monde qui les entoure.

Les limites sont aussi évidentes : il s'agit là d'une initiation à la pratique philosophique pour autodidactes, dans la lignée de ce que furent les universités populaires ou les associations de type « Peuple et culture ».

5. MARC AURÈLE, *Pensées* II, 1.

Même si certains des cours que j'ai donnés étaient quasiment les mêmes que ceux que je peux faire en deuxième ou troisième année de fac, je n'ai pas tenté le passage à la rédaction et à l'écriture philosophique, même sous la forme de l'essai, ce qui eût impliqué des contraintes et des apprentissages supplémentaires et n'aurait pas correspondu au besoin auquel ce cours voulait répondre.

Il y a depuis plusieurs années en France, une sorte de mode de la philosophie qui s'exprime par des émissions de radio, de télévision, des articles dans les grands journaux, des livres à la mode, comme ceux que j'évoquais au début. Que nous ayons besoin, à côté de la philosophie universitaire et savante, d'une « philosophie populaire » comme le voulait David Hume, j'en suis convaincue, et le récent succès du livre de Condillac, *Traité des animaux*, dû en grande partie à l'admirable préface de Michel Malherbe, en est une preuve réjouissante. Mais justement, cette philosophie populaire ne se soucie pas d'être à la mode ; elle cherche seulement à être accessible au plus grand nombre, par la clarté de son style d'écriture et d'argumentation, sans invectives ni prêches, sans hypertrophie du moi philosophant qui doit plutôt s'effacer devant l'évidence et la clarté du concept.

Il est temps maintenant de revenir sur ces tentatives de « philosopher autrement<sup>6</sup> » pour en dégager les enjeux et les perspectives.

### *Enjeux et perspectives*

On peut faire remonter la forme scolaire de la philosophie à diverses époques : en un sens les écoles philosophiques antiques, si elles ne ressemblaient pas à nos écoles modernes en tant qu'elles étaient aussi des lieux de vie, comprenaient des leçons, des récitations, des questions et, à défaut de diplômes, au moins des examens, c'est-à-dire des interrogations pour savoir si l'étudiant avait bien compris. Il en va de même avec l'invention des universités au Moyen Âge et, à l'âge classique, le cartésien Johannes Clauberg donne dans sa *Logique ancienne et nouvelle*<sup>7</sup>, des conseils aux professeurs sur la meilleure façon de faire passer des examens aux étudiants, en posant des questions difficiles à ceux qui croient tout savoir et en stimulant les indolents. Il nous semble spontanément que la forme scolaire d'apprentissage de la méthode de pensée philosophique est la forme quasi naturelle d'exercice de cette pratique. Pierre Hadot dans son livre *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*<sup>8</sup> aussi bien que dans

---

6. Pour reprendre le célèbre mot d'ordre de Michel Foucault.

7. *Logica vetus et nova*, 1647, II, ch. IV § 29.

8. Pierre HADOT, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1995 ; *Éloge de la philosophie antique*, Allia, 1997 ; *Exercices spirituels et pensée antique*, Paris, 2002.

*Exercices spirituels et pensée antique* a bien montré que la philosophie antique n'était pas seulement une théorie mais encore une pratique, un exercice et un style de vie. Toute une tradition, après Nietzsche critique de Hegel, a ironisé et glosé sur l'opposition entre les philosophes modernes, fonctionnaires, enseignants et mariés, et les philosophes anciens, célibataires, ceux dont Nietzsche appelait le retour, maîtres de sagesse et de vie, libres aristocrates ne se faisant pas payer leurs leçons et choisissant leurs élèves. L'opposition me paraît outrée mais elle peut aider à réfléchir sur le lieu, propre ou non, de la philosophie et sur les moyens de l'ouvrir davantage.

Commençons par les écueils qui me semblent de triple sorte.

### *Les écueils*

Le premier danger de cette pratique de la philosophie hors les murs de l'école (en comprenant par là le Lycée et l'Université) c'est de l'étendre inconsidérément, en soutenant qu'il n'y a pas d'âge pour philosopher ou que tout âge et toute condition y sont bons. Si quelques expériences de philosophie dans la prison<sup>9</sup> me paraissent convaincantes parce qu'elles aident des femmes qui ont une expérience particulière et de longs temps de solitude et de réflexion à mettre en forme narrative et théorique leur expérience de vie<sup>10</sup>, il n'en va pas de même pour ce qu'on a appelé la philosophie à l'école maternelle ou dans les classes du primaire et qui ressemble davantage à des méthodes actives en morale ou à quelque autre chose de bien indéterminé. Si les mots ont bien un sens, ce n'est pas toujours le sens étymologique mais plus souvent le sens commandé par l'usage ou par l'évolution d'une discipline. Or, si rien n'interdit, bien sûr, que la philosophie demeure une quête de sagesse, il n'en reste pas moins qu'elle est devenue depuis Aristote, c'est-à-dire tout de même vingt-cinq siècles, une recherche portant sur des concepts non empiriques (comme la liberté ou le sens), sur les principes, les premières causes, la nature de l'Être et du bien, sur les finalités, bref sur des thèmes bien inaccessibles aux enfants de sept ans. Pour cette double raison, nécessité préalable d'une pratique de l'abstraction et de la conceptualisation<sup>11</sup> ainsi que d'une certaine expérience de vie, il ne me semble pas souhaitable d'étendre l'enseignement de la philosophie en deçà de la classe de terminale.

Le second écueil est en effet de transformer la pratique philosophique, qui a des exigences de rigueur auxquelles il ne faut jamais

9. Voir les expériences de Marie-Odile Bruneau, Claire Brisson et Erwann Leroux, entre autres, à la prison de femmes de Rennes.

10. L'expérience menée à Rennes concernait des femmes condamnées à des peines de longue durée.

11. Ce à quoi répond aussi le mot d'ordre platonicien écrit à l'entrée du jardin d'Académos : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ! »

renoncer, en une sorte de « Café du commerce » où tout et son contraire peut être dit, c'est-à-dire finalement où la moindre opinion a valeur de thèse, sans être élucidée, critiquée et sans qu'on cherche à en établir le fondement et à la lier avec d'autres thèses sur lesquelles il y a accord. « On ne discute pas avec celui qui nie les principes » disait Aristote dans la *Métaphysique*, voulant par là montrer que le principe de non-contradiction était toujours présupposé par la moindre discussion sensée. J'ajouterais volontiers : « On ne philosophe pas avec celui qui refuse d'exprimer les principes, c'est-à-dire qui refuse le passage par l'effort d'élucidation et de consolidation de ce qui fonde ses positions théoriques et pratiques ». La philosophie n'est pas le seul mode d'échange langagier avec autrui, ni le plus facile ni le plus fréquent. Elle ne remplace pas l'art de la conversation mais la réciproque est vraie. Il faudrait être un Montaigne, ce qui est plus que rare, pour que la conversation<sup>12</sup> prenne la forme d'un dialogue philosophique. Et cela même n'est pas puisque, s'il y a beaucoup de philosophie chez Montaigne, c'est toujours dans des textes écrits, longuement travaillés et amendés, que nous la trouvons.

Le troisième danger auquel il faut savoir être attentif pour y mieux résister, c'est de transformer le philosophe hors les murs en une sorte de gourou et de voir la réflexion philosophique soigner le mal-être ordinaire et offrir un succédané de religion. Si le danger est moindre en France qu'aux États-Unis où s'établissent des cabinets philosophiques ayant pour objectif d'offrir une thérapie de l'âme (le philosophe prenant alors la place du psychanalyste !), il n'est pas nul. Le déclin de la religion dominante, l'abandon de pratiques qui offraient au moins un temps de méditation et de réflexion sur soi n'ont pas aboli la demande de sens ou de consolation, ni le mal-être et la quête de direction spirituelle ou de recettes. Certains universitaires se sont engouffrés dans ce créneau rentable<sup>13</sup> mais il faut savoir raison garder. La pratique vagabonde de la philosophie, comme je l'entends, requiert un philosophe logicien (au sens des Logiques de l'âge classique qui se voulaient d'abord des herméneutiques ou arts de penser avant d'être l'exposé des règles du syllogisme<sup>14</sup>) plus encore qu'un philosophe moraliste, même si la réflexion sur la morale fournit une assez facile entrée en matière dans ce type de réflexion.

---

12. Voir notamment ce que dit Montaigne de l'art de la conversation dans les *Essais* I, ch. xxvi - De l'institution des enfants .

13. LUC FERRY, *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, 1997 ; *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* ou encore Luc FERRY et Alain COMTE-SPONVILLE, *La Sagesse des modernes*, 1998.

14. Voir le titre de la logique dite de Port Royal, écrite par ARNAULD et NICOLE : *Logique ou art de penser*.



*Les objectifs ou raisons d'être*

Je ne voudrais cependant pas conclure sur des dangers auxquels il faut, certes, être sensible mais sans que la crainte d'y succomber ne stérilise ce type de démarche. Car « philosopher hors les murs » remplit aussi des objectifs parfaitement respectables et même qui méritent d'être défendus.

Le premier est le *refus de l'élitisme* ou l'insatisfaction de voir la philosophie réservée à quelques esprits choisis, instruits et doués pour l'abstraction. Certes en France, la philosophie est enseignée, plus ou moins, dans toutes les classes terminales mais, d'une part, tous les adolescents ne fréquentent pas cette classe ni ne suivent toujours cet enseignement avec profit. Sans parler des conditions d'enseignement (horaires tardifs, surcharge de cours...), certains n'ont visiblement pas l'âge ni la maturité nécessaires pour profiter vraiment d'un type d'enseignement qui leur est imposé et non choisi. Or la philosophie est un exercice de liberté et qui requiert une certaine maturité, qu'on se soit au moins une fois posé, de quelque façon que ce soit, ces questions pérennes : Que<sup>15</sup> suis-je ? Que dois-je faire<sup>16</sup> ? Pourquoi ceci plutôt que cela<sup>17</sup> ? Qu'est-ce que j'attends ? c'est-à-dire finalement, qu'est-ce que j'espère ? Ma liberté est-elle réelle ou illusoire ? Tout cela a-t-il un sens ? Pourquoi le malheur, la méchanceté, le désordre ? Chacun complétera à loisir ces questions banales mais décisives qu'on chasse généralement d'un revers de main — pas de temps à perdre à ces billevesées — mais qui ressurgissent insidieusement au détour d'un événement.

La seconde raison d'être de ce type de formation ou d'initiation à la réflexion philosophique est, pour moi, de faire connaître et partager la puissance de vie forte et pleine que représente la formule spinozienne qui revient à plusieurs reprises dans la correspondance ou l'œuvre de Baruch<sup>18</sup>, « *Non ridere, non lugere, non detestari sed intelligere* », que l'on peut traduire « Ne pas ricaner, ne pas pleurnicher, ne pas maudire mais comprendre ! » Il y a mille expériences de la vie commune où prendre cette formule comme maxime soutient et conforte la force d'âme de manière remarquable : les petits désagréments de la vie ordinaire comme les grands malheurs de la maladie et

15. Que suis je ? et non pas qui suis-je ? la différence est capitale. Il ne s'agit pas d'introspection ni de discours psychologisant mais d'interrogation sur l'être du sujet.

16. Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? sont les trois questions fondamentales de la philosophie selon Kant et se résument dans l'unique question : Qu'est-ce que l'homme ?

17. Ainsi énoncerai-je la forme populaire de la grande question métaphysique : Pourquoi quelque chose plutôt que rien ?

18. Baruch SPINOZA, *Traité politique* I, § 4.

de la mort. Mon vénéré maître, Jean-Paul Dumont<sup>19</sup>, avait coutume de dire, quand il fut atteint du cancer qui l'emporta : « On ne se révolte pas contre la nécessité ». Devant ce qu'il est impossible de changer, ce sur quoi on n'a plus aucune prise, il reste toujours possible de faire l'effort d'élucidation pour comprendre ce qui nous arrive, ce que nous pouvons faire et ce qui est en dehors de notre pouvoir<sup>20</sup>. Comprendre apaise et rend plus fort pour concentrer nos moyens d'agir sur ce qui nous importe et demeure en notre puissance d'agir.

La troisième raison d'être, et la plus déterminante, est pour moi le bonheur de *partager les plaisirs de l'esprit*. Leibniz écrivait dans la *Théodicée* :

Les plaisirs de l'esprit sont les plus purs et les plus utiles pour faire durer la joie. [...] Il paraît<sup>21</sup> que le savoir a des charmes qui ne sauraient être conçus par ceux qui ne les ont point goûtés. Je n'entends pas un simple savoir des faits sans celui des raisons<sup>22</sup>...

Les plaisirs de l'esprit ont ceci de particulier qu'ils ne s'émeussent pas avec le temps mais s'accroissent et qu'ils ne diminuent pas d'être partagés mais augmentent plutôt. Ce sont aussi des plaisirs non immédiats auxquels il faut être introduit, initié. Tout le bonheur de l'enseignement est bien là : faire partager le plaisir de comprendre et l'on éprouve alors que la joie ne consiste pas seulement dans le passage d'une moins grande à une plus grande perfection, comme l'a si bien dit Spinoza, mais qu'elle peut résider aussi dans la perception de ce même passage chez autrui.

### *Le renversement du rapport platonicien entre oral et écrit*

Finalement, quand j'y resonge, ce que cette expérience m'aura le plus appris, c'est à penser un renversement de la relation établie par Platon entre l'oral et l'écrit. On sait que Platon privilégiait l'enseignement oral et que, dans le *Phèdre*, il fait de l'écriture un substitut dégradé de la parole vive, un jardin d'Adonis, flétri aussitôt que fleuri, incapable de répondre avec pertinence à celui qui l'interroge, répétant toujours la même chose, ce qui est écrit justement, sans explication et sans approfondissement. Ce que montre le dialogue de Socrate avec

---

19. Professeur de philosophie antique à Lille, que j'ai connu pendant mes années d'ENS à Fontenay, il a principalement écrit sur les Sceptiques et sur Aristote et traduit les Présocratiques dans l'édition de la Pléiade.

20. On retrouve ici la distinction stoïcienne classique entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. Cf. *Manuel* d'ÉPICTÈTE, début.

21. À l'âge classique « il paraît » ne signifie pas toujours « il semble que » mais comme ici, « il est clair que ».

22. LEIBNIZ, *Théodicée*, III, § 254.

Phèdre — qui porte le discours de Lysias caché sous le bras gauche, signe de dévalorisation — c'est qu'il faut réserver l'écrit aux faiblesses de la vieillesse et que la philosophie se pense et se formule dans le dialogue vivant avec autrui ou même dans le dialogue avec soi-même, se faisant tour à tour questions et réponses<sup>23</sup>.

Or les expériences que j'ai résumées sous la formule quelque peu provocatrice<sup>24</sup> de « philosophie hors les murs » m'a plutôt montré le contraire. L'initiation philosophique — et cela me semble valoir pour le lycée, l'université ou tout autre lieu — ne conduit pas, dans la grande majorité des cas, à l'élaboration d'une philosophie nouvelle ou à l'enseignement. Notre vocation n'est pas d'abord de former des professeurs de philosophie, des disciples ou des imitateurs. Notre désir et notre plaisir, c'est d'en inciter d'autres à partager ces plaisirs de l'esprit toujours renouvelés. Et pour cela, l'initiation orale doit ouvrir à la *lecture* de textes philosophiques, de plus en plus difficiles, toujours un peu trop difficiles comme disait Bachelard<sup>25</sup>.

Notre pratique part de l'oral pour aller vers l'écrit, lu et relu, médité et ruminé. Si elle revient de l'écrit à l'oral (explications et commentaires de textes, présentation de doctrines, comparaisons de thèses ou d'écoles philosophiques), c'est toujours pour faciliter le retour personnel, solitaire, vers des écrits librement choisis. Il en est ici de la philosophie comme de l'art : les grandes œuvres sont celles auxquelles on peut revenir un nombre illimité de fois, qu'on peut lire, entendre, contempler, goûter, admirer, explorer, faire aimer, sans que le plaisir ne s'affadisse. Chaque fois que j'ai pu expliquer, à des publics fort divers, la force et la puissance d'une allégorie platonicienne, d'un scholie spinozien, d'une page de Leibniz ou de Hegel, j'en suis revenue plus épanouie, tout comme le plaisir d'un concert s'accroît d'être partagé avec une salle enthousiaste puis commenté avec ceux qu'on aime.

Philosopher hors les murs, certes, et je souhaite que d'autres comprennent l'intérêt de la chose et prennent le relais. Philosopher à temps et à contre-temps, mais avec des gens qui ont le désir d'apprendre et de comprendre ; ouvrir grand les portes de l'université à des personnes qui veulent reprendre des études sans finalité diplômante ; essayer la philosophie dans tous les troisièmes cycles universitaires et pas seulement sous l'angle étroit de la discipline d'accueil, trouver de nouveaux lieux d'expression et de partage de

23. Voir la définition de la pensée donnée dans le *Théétète*, 189d ou bien encore *Sophiste* 236e : « Ce que nous appelons pensée est un dialogue intérieur de l'âme avec elle-même et qui se produit sans voix ».

24. Puisque les murs de l'école ne sont pas des murs de prison et ne limitent nullement, en France du moins, la liberté de l'enseignement philosophique.

25. Voir le début de *La Flamme d'une chandelle*.

cette pratique culturelle si particulière et cependant universalisante, voilà un vaste chantier qui requiert bien des énergies nouvelles.

Jacqueline LAGRÉE

*Jacqueline Lagrée, ancienne élève du Lycée Chateaubriand et de l'ENS de Fontenay, est professeur de philosophie à l'université Rennes 1. Elle a publié de nombreux articles et livres. Dernier ouvrage : Spinoza et le débat religieux. Lectures du Traité Théologico-politique, Presses universitaires de Rennes, 2004.*